

Lire et relire *Papa Boss* (1966)

Léo-Paul Desaulniers

Number 15, June 1974

Jacques Ferron

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56890ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desaulniers, L.-P. (1974). Lire et relire *Papa Boss* (1966). *Québec français*, (15), 23–25.

Lire et relire

Papa Boss (1966)

« — Tu verras, Tinamer, quand ils auront tout bousillé, tout gaspillé, Hérode, Ogou Feraille, Papa Boss et compagnie, tu verras, ils te feront manger du plancton et de la cellulose. »

(L'Amélancheur, p. 101)

C'est à Longueuil que le super-ange de l'Annonciation fait, une fois de plus, des ravages. Un ange plutôt cocu d'ailleurs, par l'opération de son propre beau-père. Mais un ange malgré tout, qui procède dérisoirement de Papa Boss, Père tout-puissant, papa-patron moitié français moitié anglais, français familier, rassurant pour les indigènes, et anglais comme promesse de grâces-dollars. L'ange ressemble énormément à Monsieur G. Pelletier: G. pour Gérard et non pour Gabriel ni pour Gérard, celui-là l'envoyé de l'authentique Papa Dieu, et celui-ci, politicien québécois passé au service du Canada, et l'envoyé de personne si ce n'est de sa propre insignifiance. La vierge accotée qui bénéficie de cette apparition est tout simplement la locataire de Monsieur G. Pelletier — elle n'a pas de nom, elle n'est qu'un VOUS, mais elle reparaitra dans un autre roman de Ferron,¹ et alors elle s'appellera Marie, bien sûr.

L'anecdote, sainte et grivoise, est presque aussi vieille que le mythe original dont elle est dérivée. L'action conjointe de l'ange Gabriel et du Saint-Esprit fait aussi bien partie du *Décameron*² que du répertoire des contes populaires et des histoires à double sens. Lu superficiellement, *Papa Boss* est un texte littéraire dont la facture peut donner la même impression, en somme, que l'ange même de Papa Boss:

Vous avez fait la moue, vous taisant par politesse. Papa Boss ne vous semblait pas un grand créateur. Il les avait plutôt bricolés, ses anges, avec de vieux morceaux. (p. 33)

Devant ce «bricolage», en 1966, la critique a de même fait la moue, hésitante, se taisant plus ou moins par politesse, car Papa Boss ou pas, c'était du Ferron, et du Ferron ça ne pouvait être tout à fait mauvais...

En cours de lecture je suis passé, comme on dit, par des sentiments

divers: agacement), admiration, perplexité, crispations de toutes sortes. Je ne suis pas encore sûr que «Papa Boss» soit un livre fort. Mais j'y viendrai peut-être...³

\$
\$ \$

Or, l'écriture ne fait que cela, assembler de vieux morceaux, essayer des combinaisons «originales», à partir d'un matériau infiniment déjà-là, thèmes, formes, mythes. Les livres forts ne sont pas faits autrement.

Créateur, par exemple, le terme est excessif, nous travaillons sur un fonds commun: la seule réussite est d'enrichir ce fonds. [...] Comme la terre est à tout le monde, la littérature relève de la sagesse des nations. Si Dieu a commis une faute, ce fut de prendre un copyright sur la Bible. Il était trop pressé de publier. En réalité la rédaction du livre se continue. C'est à cette collaboration que l'écrivain trouve sa dignité. Il signe par modestie, par humilité, simplement pour que le déchet, de son oeuvre lui revienne et n'éclabousse pas le nom de Dieu.⁴

En plus d'être inepte, la notion de «création» se trouve à coïncider merveilleusement avec une certaine idéologie qui cherche à faire de l'écrivain un être qui ferait partie d'une caste supérieure dans la société. L'écrivain, quand il fait un texte, est plutôt un inventeur, genre artisan, ce qui le rapproche de la condition d'un technicien-bricoleur. Plus particulièrement, l'écrivain québécois, écrivain d'un peuple tard venu à la littérature, pille d'une part le savoir-faire déjà en circulation (en circulation contrôlée, car il y a des noms sur tout ce qui est écrit, et, le plus souvent, le prestige du mot Europe), d'autre part il utilise, en fabriquant sa nouvelle machine à lecture, «les théologies inférieures, l'enseignement rédemptoriste, Papa Boss et son vaudou québécois» (p. 28), c'est-à-dire des registres où jouent les esclavages passés et actuels, les fantômes et les espoirs de son peuple. Ainsi, il écrit l'Amérique.

Un exemple de ce pillage-bricolage: le thème du double. C'est un ressort inépuisable de la littérature fantastique, et qui se trouve ici doublement placé au centre de la narration: le couple Pelletier-Ange, et la femme dialoguant avec soi-même, essayant de se connaître et de prendre la mesure de son désir. En même temps, le double est l'ombre et le reflet perdu de Monsieur Pelletier, avec référence proba-

ble à l'«Histoire du reflet perdu» de Hoffmann⁵ («car il vous souvenait d'avoir lu une histoire...» «c'était un personnage de conte que vous aviez maintenant sous les yeux...» p. 59); et la perte du reflet est reliée à la perte du chapeau, le chapeau à la respectabilité du petit fonctionnaire raisonnable, mesuré, ayant mené une vie médiocre, lié à une grosse femme bornée, ayant fait «des économies, lesquelles s'étaient concrétisées dans son bloc, chef-d'œuvre de toute une vie» (p. 100); la perte du chapeau à son tour mène à la perte de l'habillement, et l'habillement évoque des tabous, des traumatismes québécois qui remontent jusqu'au temps de la colonie française: la nostalgie de l'Europe, la lutte contre le froid, la misère, l'isolement, la peur dans un pays sauvage et inhospitalier... Monsieur Pelletier est un damné, il a investi son âme dans un avoir et un paraître de fourmi, et jusqu'à sa vie sexuelle n'a été qu'une frustration mesquine et quotidienne. Dans son désespoir, dans un effort dérisoire d'auto-rédemption, il ne réussit à perdre un instant ses inhibitions (son reflet) qu'en perdant en plus la raison et la vie. Dépossédé pathétique, nu, «tout propriétaire qu'il fût, il exhibait le malheur de tous et de chacun qui se trouva ainsi déclaré» (p. 100). C'est ainsi que le vieux thème du double devient le révélateur d'une série de «contextes» québécois.

Autre exemple de pillage, formel celui-là: la narration en VOUS, lancée dans la mode en 1957 par Michel Butor, dans son roman *La Modification*. Non seulement il ne s'agit pas de nier l'antériorité de l'usage de Butor par rapport à Ferron, mais il s'agit de souligner l'emprunt, car l'emploi de cette personne grammaticale a un tout autre sens dans *Papa Boss* que dans *La Modification*. Jean Marcel exprime, à ce sujet:

Dans le roman de Butor, l'emploi du VOUS est une pure coquetterie littéraire n'ayant aucune signification dans l'économie générale du récit, alors que dans Papa Boss, la narration par le VOUS participe à la cohérence même de l'histoire racontée...⁶

Quelle est, en effet, l'histoire racontée dans ce livre? Jusqu'au chapitre XIX, on pouvait penser que ce qui est raconté c'est ce qui s'est passé, entre certains personnages, un samedi de novembre, depuis 8h40 du matin; depuis le début du chapitre XIX, cependant, apparaît un nouveau personnage qui manie le possessif «mon» et le «je»; et la dernière phrase de ce cha-

pitre révèle que ce personnage est le narrateur de tout ce qui précède: «Et vous m'avez entendu vous lire le présent récit tel qu'il dure depuis le commencement du livre.» (p. 136). Ce qui fait de ce récit non pas la narration de certains événements, mais bien la lecture de la narration de ces événements; plus encore: la narration de la lecture de la narration. Or cette lecture n'est pas faite à n'importe qui, mais bien à l'héroïne de l'aventure, et c'est un récit qui prétend avoir été raconté de son point de vue à elle: «mettant à votre place, cherchant à voir de vos yeux et à entendre de vos oreilles» (p. 139).⁷ Celui qui a cette prétention (qu'on compare avec le détective Mailhot qui, lui, se contente du récit —choisi— que la femme veut bien lui faire des mêmes événements) est le représentant de Asshold Finance, le Jean-Baptiste et le Grand-Prêtre de Papa Boss; s'il fait cet effort de «compréhension» de la femme, ce ne peut être que pour mieux l'asservir aux desseins de Papa Boss, comme font les grands maîtres de la société de consommation, justement, qui ont à leur service des sociologues et des psychologues afin de *comprendre* le public, ses goûts, ses émotions, ses frustrations et jusqu'à ses mouvements de révolte. Loin d'être une narration en VOUS, Papa Boss est donc éminemment une narration en JE, un JE dissimulé mais à l'œuvre depuis le commencement, et le VOUS, selon l'expression de J. Marcel, «apparaît alors comme la personne grammaticale de la fabulation accaparante.»⁶

\$
\$ \$

Papa Boss est aussi une certaine Modification de la grande mythologie biblique. Le nouveau mythe ne commence plus par: «Yahvé Dieu planta un jardin en Eden, à l'orient, et il y mit l'homme...» (Genèse), mais par un jardin de couvent de nonnes où on a lâché une novice. Dix ans avant l'Annonciation. À la description idyllique des arbres et autres merveilles, dans le Livre sacré, correspond une description terriblement rhétorique des légumes du potager. Puis le péché originel: au milieu du paradis Dieu a planté un arbre séduisant à voir, «l'arbre de la connaissance du bien et du mal», et c'est le cerisier de Maskinongé, avec un escabeau invitant à monter; la novice monte et débouche face à un jeune homme aux «beaux yeux de serpent» (p. 70); ce serpent, comme il se doit, procède à une initiation; après cela, si la jeune fille n'a pas encore «appris à distinguer le bien du mal», elle



JACQUES DUMOUCHEL

n'est cependant «plus la même (p.75). Depuis dix ans maintenant qu'elle a connu cette expérience de paradis, elle n'aura cessé d'attendre en vain le jeune homme aux yeux de serpent. À la place, c'est le vieux Barnèche, survivant révolu de l'Ancien Testament,⁸ qui se présente, et il ne laisse sur son passage que la terreur d'être enceinte d'un enfant idiot ou difforme, d'un monstre.

Dans le cerisier, la jeune fille n'a pu accepter le sexe offert que métonymiquement (le jeune homme qui lui offre sa plus belle grappe de fruits) et elle est restée sur sa frustration. L'ange et son Annonciation, que sont-ils sinon ce vieux désir visualisé? Puis, beaucoup trop précipitamment, c'est une Rédemption dérisoire que celle qu'opère le Christ-Pelletier du haut de sa potence. Réapparaît le serpent: «De la bouche du pendu venait vers vous le grand serpent bariolé, les yeux clos et la tête branlante» (p. 113). Il ne s'agit plus du serpent aux beaux yeux de jeune homme, mais d'un serpent bariolé, «les yeux clos» (p. 112); le mythe biblique du serpent tentateur s'est transformé en un mythe baluba du serpent qui «échoue dans sa tentative de sauver l'homme» (p. 117). Le mythe biblique, à lui seul, n'aurait pas su rendre compte de la mort du mari qui «repose en paix» (p. 14) depuis le chapitre deux; la variante africaine du serpent originel vient l'enrichir; le mari, mort, se trouve réintégré dans le mythe et dans le récit, l'apôtre de Papa Boss peut arriver avec sa communion sous les deux espèces, ses condoléances, son récit évangélique et son apocalypse au napalm.

\$
\$ \$

Le porte-parole de Papa Boss et représentant de la Asshold Finance

Corporation⁹ n'est pas gêné par les horreurs de la société de consommation et par «la pluie de bombes par laquelle Papa Boss fait tomber la manne sur les USA» (p. 141). Au contraire il a pour mission de proclamer la religion du «plus parfait des systèmes économiques» (p. 134), et il le fait avec ardeur, sans broncher. Son homélie n'est-elle qu'une caricature grossière de l'idéal capitaliste? Qu'on compare plutôt avec les paragraphes suivants, tirés d'un article du *New York Times* du 26 octobre 1972:

«Travailleurs du monde, unissez-vous», proclamait le Manifeste communiste. Maintenant, après un siècle de guerres globales, quelques hommes d'affaires de première ligne offrent une thèse différente: les compagnies multinationales fondent les bases de la paix et d'un nouvel ordre mondial.

William I. Spencer, président de The First National City Corporation et l'un des représentants de cette doctrine a déclaré récemment [...]: «Les hommes d'affaires—nouveaux internationalistes — voient le monde entier comme un marché et un lieu de production de biens et de services. [...] Ils croient qu'ils gagneront plus en s'adressant à l'immense majorité, plutôt qu'aux quelques privilégiés. En opérant avec cette visée mondiale, ils ont créé le phénomène sans précédent de la compagnie multinationale. [...] Reste à savoir si les hommes politiques seront capables de créer les conditions permettant à la révolution des multinationales de suivre son cours.»

Entre le président de la First National City Corporation et le représentant de la Asshold Finance Corporation, il y a peut-être une différence de degré, mais le ton est le même, la même ferveur, le même crédo: ils sont frères en Papa Boss. Tandis que le prophète des multinationales s'empare allègrement des mots *paix* et *révolution* —ces mots porteurs des luttes, du sang et de ce qu'il y a de meilleur dans l'espérance humaine—le narrateur de *Papa Boss* se montre capable de manier les finesses humoristiques et la plus délicate poésie, ces choses exquises que l'humanité s'est forgées patiemment à travers les siècles pour nourrir son âme et protester contre la mort.

Cependant *Papa Boss* est aussi une espèce d'échec du héraut du «plus parfait des systèmes économiques».¹⁰ À la fin du chapitre XX, le narrateur se tait, et ce n'est pas seulement parce

que le livre se termine—le livre était déjà fini avec la dernière phrase du chapitre XIX et cependant le narrateur a pu continuer à parler... Il se peut qu'il se taise, en définitive, parce que l'attitude de la femme a fini par introduire un certain doute dans le système de ses certitudes enthousiastes: «Peut-être finirez-vous par l'humaniser?» (p. 142) D'où c'est autant le représentant de Papa Boss que l'héroïne du roman qui, à la fin, se tait «par respect pour le monde». De ce silence naît formellement la défaite du narrateur et l'espérance du monde.

En attendant de faire connaissance avec Joseph Fauché, charpentier au village des Chiquettes, qui «avait pour femme une nommée Marie qui n'était pas n'importe qui, ayant conçu de Papa Boss, à une époque ultérieure, son fils Rédempteur...»¹¹

LÉO-PAUL DESAULNIERS

1. *Le Ciel de Québec*, Éd. du Jour, 1969.
2. Où c'est un saint moine qui prend l'apparence de l'ange Gabriel pour avoir accès, la nuit, au lit d'une jeune femme (quatrième journée, deuxième nouvelle)...
3. Un critique de *La Presse*, 30 avril 1966.

4. J. Ferron, entretien avec Jean Marcel, *Jacques Ferron malgré lui*, Éd. du Jour, 1970, p. 22-23.

5. *La Nuit de Saint-Sylvestre*, in *Contes fantastiques*.

6. J. Marcel, *op. cit.*, p. 148.

7. Cette «confiance» du narrateur vient du chapitre XX. Pour la deuxième édition de *Papa Boss (Les confitures de coing)*, Parti Pris, 1973), Ferron a supprimé ce chapitre. Une lecture de cette deuxième édition serait donc passablement différente de celle que nous faisons ici, tant il est vrai que le Livre est infini et que le sens d'un livre dépend entièrement du moment où le mot FIN, arbitrairement, met fin à la lecture.

8. Cf. «L'Ancien Testament», in *Historiettes*, Éd. du Jour, 1969, p. 121-125.

9. «Nous vivons dans une société d'esclaves terrorisés, terrorisés par les grands patrons [...], par les paiements à rembourser à la Household Finance, par la publicité des grands maîtres de la consommation.» (Manifeste du FLQ, octobre 1970)

10. Ce «plus parfait des systèmes économiques» dont Pierre Vadeboncoeur écrit ceci, qui pourrait bien être le meilleur commentaire de *Papa Boss*:

«Quant au monde moderne, capitaliste, gigantesque, soumis à une logique aggravée par une masse et des rouages

démésurés, nous ne sommes, de son point de vue, qu'une matière. Nous ne comptons absolument pas, comme c'est d'ailleurs le cas pour tous les peuples de l'hémisphère et particulièrement les plus pauvres. Cet incommensurable système de forces organisées est aveugle. Dans le quotidien, qui borne l'horizon de la plupart des hommes, nous le regardons de beaucoup trop près pour le comprendre. Nous ne nous rendons pas compte que, sous ses dehors familiers, dans l'ordinaire de la vie à laquelle elle nous oblige, cette machine immense se dresse comme un Moloch et que ce dieu est le Système incarné. Nous ne savons pas qu'il nous affronte. Nous vivons une vie de tous les jours et nous ignorons que ce à quoi nous avons affaire, terriblement, dans l'instant même, mais par quelque côté si partiel que le tout s'en trouve dissimulé à notre conscience, c'est la Mécanique ignoble, sans mémoire, sans compréhension, collée sur nous, qui détruit l'individu dans un homme et cet homme dans l'humanité, et qui ruine, par son empire sur l'âme humaine qu'elle viole constamment, la fraîche liberté qui fait germer les poésies, les mystiques, les choix, les préférences, les nations.» (*Indépendances*, L'Hexagone/Parti Pris, 1972, p. 51-52)

11. *Le Ciel de Québec*, p. 400.

Les « Contes » de Jacques Ferron¹

le Recueil

Trompé par le titre de *Contes*² qui coiffe le recueil, le lecteur s'embarque le cœur léger, l'esprit insouciant, comme pour une croisière. Mais la mer grise et houleuse a tôt fait d'allonger les marins d'eau douce. Plusieurs abandonnent à la première escale. Les plus tenaces terminent la traversée, l'âme troublée par un malaise qui ne les quittera plus. La lecture des *Contes* allume en effet l'inquiétude en nous. Nous découvrons trop tard que l'auteur s'est joué de nous et qu'il avait tout machiné pour nous arracher à notre tranquillité.

Cette impression d'incertitude tient au premier chef à la composition du recueil. Une deuxième ou une troisième lecture nous découvre les liens unissant les quarante-quatre contes entre eux, mais le premier contact nous dérouté. L'auteur a voulu que son lecteur soit désemparé et par le sens de chacun des contes, qui est souvent loin d'être clair, et aussi par leur disposition. Ainsi des contes se rattachant à des thèmes différents se succèdent alors qu'il aurait été facile de les grouper. Parfois un conte léger, amusant, invitation à l'évasion, suit un conte

très noir, centré sur la dépossession d'un homme ou de toute une société: *La mort du bonhomme* stoppe la descente dans le tragique des trois contes précédents, comme *Une fâcheuse compagnie*, tout à la joie de la vie gaspésienne, tranche sur le sérieux des *Méchins*. Voisinent aussi des contes très achevés, presque des nouvelles, et des esquisses. Les deux pages

de *Retour à Val d'Or* et de *Servitude* nous préparent mal à *Cadieu* et à *Mélie et le Bœuf*. Toutes proportions gardées, *La vache morte du canyon* prend les dimensions d'un petit roman.

Le rythme de lecture du recueil est imprévisible. Tantôt l'auteur entraîne son lecteur dans une suite de courts contes, ne lui laissant pas le temps de méditer sur le sens de chacun. Tan-



JACQUES DUMOUCHEL